

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2014)
Heft: 74

Artikel: Un jeune baron flamand à Môtiers
Autor: Termolle, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1084252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN JEUNE BARON FLAMAND À MÔTIERS

Dans le livre douzième des *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau déclarait:

J'avois à Motiers presque autant de visites que j'en avois eu à l'Hermitage et à Montmorenci, mais elles étoient la pluspart d'une espèce fort differente

et il ajoutait:

A Motier [...] c'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun gout pour la litterature, qui même pour la pluspart n'avoient jamais lû mes écrits [...]. (*OC I*: 611 et *ET II*: 789)¹

Rousseau cite ainsi quelques noms de visiteurs: M. de Feings², M. de Montauban, M. Dastier, M. Laliaud dont il doutait qu'aucun de ses écrits «aient été du petit nombre de livres qu'il ait lus de sa vie», M. Séguier marquis de Saint-Brisson, les Deluc père et fils, un jeune Hongrois, baron de Sauttern³ à qui il avait accordé «un véritable intérêt de cœur». A ces noms doivent aussi se joindre ceux du comte Johann Karl von Zinzendorf⁴, de Jean Antoine de Beausobre, de James Boswell et de bien d'autres⁵.

¹ Rousseau qualifiait certains de ses visiteurs de «survenants» ou de «désœuvrés». Voir les lettres à Lenieps, M^{me} de Créqui, Séguier de Saint-Brisson et Duchesne en juillet 1764.

² Rousseau écrivait Feins.

³ Jean-Ignace Sauttermeister de Sauttersheim. Rousseau dit que c'était un prétendu baron et que ce titre était celui «qu'on lui donnait en Suisse». (*OC I*: 617 et *ET II*: 797).

⁴ J. K. von Zinzendorf a rencontré Rousseau durant le séjour à Champ du Moulin (Eigeldinger 2002).

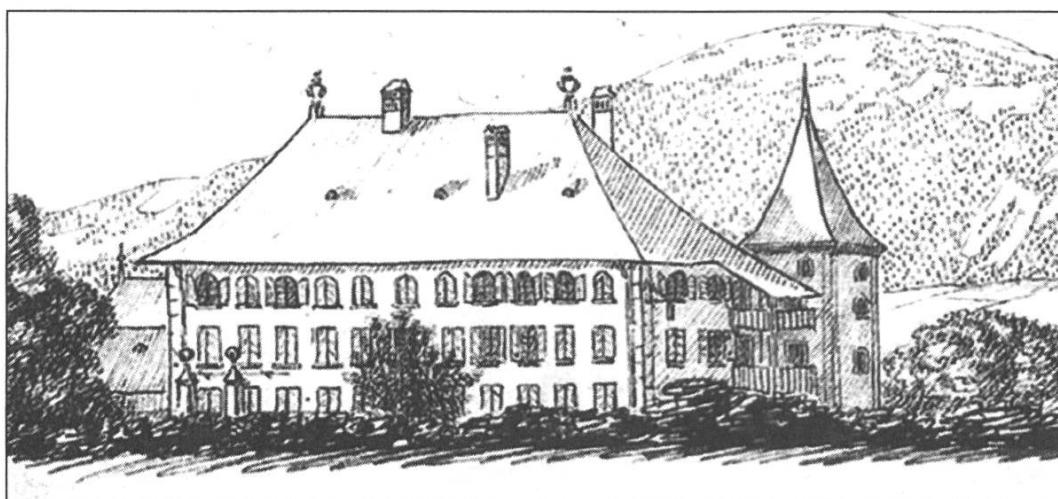
⁵ Voir l'article de Roland Kaehr, *Nouveaux éclairages sur la maison de Rousseau à Môtiers* dans ce même numéro.

Dans les *Confessions*, Rousseau ne nous apprend rien à propos d'un visiteur venu de Bruxelles⁶ mais une indication apparaît dans une lettre adressée à Daniel Roguin le 17 septembre 1764:

Le jeune Flamand dont vous me parlez, Baron ou non, n'a point été chargé par moi de complimens pour vous. N'ajoutez nulle foi à tous ceux qui se présenteront à vous de ma part et qui ne vous porteront point de lettres. Dans le peu de séjour que ce jeune homme a fait ici, il a montré des connoissances et quelque sorte d'éducation, mais une tête assez mal tymbrée. Quant à moi je ne le connois pas du tout. Il m'a dit seulement être de la connaissance du Prince de Salm qui a été mon voisin et qui me venoit voir quelques fois. (CC N° 3509 et ET XX: N° 1203)

Cette lettre avait été rédigée par Jean-Jacques Rousseau en réponse à Daniel Roguin qui, le mardi 11 septembre, lui avait fait part d'une possible visite d'un jeune Flamand à Yverdon.

M. de Treytorens m'annonça hier la visite d'un Baron flamand, chargé de Complim^{ts} de votre part, Mais qui ne sera qu'après son retour de Neufchat. Ou il doit être allé ce matin. Je n'apris cette Nouvelle que le Soir et come il estoit logé aux bains, Je n'ay pû le prevenir, Ainsi j'attendray tranquillement Son retour, p^r aller le voir. (CC N° 3494)



Les Bains d'Yverdon par Charles-Guillaume Théremin, le 20 juin 1814
(Raemy et Brusau 2001: 208)

⁶ Raymond Trousson ne mentionnait pas son compatriote dans *Rousseau par ceux qui l'ont vu* (2004); dans la correspondance (ET XX: N°1203) la note indique seulement: «Non identifié».

Nous ne savons rien de la rencontre entre le baron flamand et Daniel Roguin. Jean-Jacques Rousseau n'a rien déclaré de plus. Toutefois, grâce aux informations fournies par Bruno Bernard (2005: 105-107), nous avons pu identifier le visiteur comme étant Philippe-Goswin de Neny⁷. Les Archives Générales du Royaume de Belgique détiennent quelques lettres dans lesquelles le jeune visiteur décrit les paysages du Val-de-Travers que Jean-Jacques lui aurait présentés. Durant son séjour, il aurait goûté le charme des montagnes neuchâteloises et la douceur de vivre des paysans. Au travers des lettres qu'il adresse à son amie Marie-Caroline Murray et à son ami Guillaume Bosschaert⁸, nous avons pu cerner au mieux les thèmes abordés lors de la rencontre des deux hommes à Môtiers.

Ce jeune homme était le fils aîné de Patrice-François de Neny, chef président du conseil privé des Pays-Bas autrichiens. En dépit de ce que Rousseau l'avait considéré comme ayant «une tête mal tymbrée» mais il reconnaissait ses connaissances et son éducation, le jeune baron avait effectivement reçu une certaine formation intellectuelle. Son père l'avait envoyé faire une partie de ses humanités au collège du Plessis à Paris et il a achevé sa formation secondaire sous la direction d'un précepteur privé. Après un bref séjour au collège de la Sainte-Trinité de Louvain, il a poursuivi des études de droit. En 1761, il fonctionnait comme secrétaire de sa Majesté. En février 1762, il est entré comme Licencié à la Chambre des Comptes avec le titre d'auditeur surnuméraire (Bernard 2005: 107-109). Ce visiteur venu de Belgique se distinguait bien de ceux que Rousseau qualifiait comme n'ayant aucun goût pour la littérature et qui n'avaient jamais lu ses écrits.

Tout aurait été pour le mieux dans cette carrière administrative mais, dès juillet 1764, d'une part le jeune Philippe-Goswin avait décidé de refuser de suivre la voie toute tracée

⁷ 1740-1812 ou 1813 (?).

⁸ Guillaume-Jacques-Joseph Bosschaert (1737-1815). Peintre, conservateur de musée, administrateur bruxellois. Jouissant d'une réputation d'esthète, il s'était lié avec les familles de Neny, d'Ursel, Depestre de Seneffe et avec le prince de Ligne. Il était à Paris mi-juillet 1764 lorsque Philippe-Goswin de Neny a fui dans cette ville et l'y a retrouvé.

que son père lui proposait et, d'autre part, sa passion amoureuse pour Marie-Caroline Murray⁹ ne pouvait se concrétiser par un mariage. En effet, la jeune fille était devenue «l'amie» du comte de Cobenzl¹⁰ et de plus son père la jugeait de trop basse extraction, bien que fille de Jean-Baptiste Murray, avocat du Conseil de Brabant.

A l'âge de 24 ans, sentant qu'il n'était pas homme à se conduire «par avis de parents», il a donc décidé de quitter subitement les Pays-Bas. Il a fui Bruxelles pour le grand tour, Liège puis Paris où il a été accueilli par son ami et confident Guillaume Bosschaert. Ensuite, poussé par l'aventure, il s'est dirigé vers la Suisse sans nous laisser ni traces ni dates de ses journées de fuite. Contrairement à son père plutôt méfiant à l'égard des philosophes, si l'on excepte Montesquieu qu'il citait fréquemment, le jeune de Neny ambitionnait de rencontrer Voltaire et Rousseau. Ni les lettres de Rousseau, ni celles du baron de Neny ne nous permettent de situer exactement les jours où se sont déroulées ces rencontres. Mais, connaissant les dates auxquelles Rousseau était présent à Môtiers, quelques supputations sont possibles à la fin du mois d'août ou au début de septembre 1764.

En nous référant aux lettres datées de Rousseau et à ses séjours connus et décrits¹¹, nous pouvons estimer quand il se trouvait dans sa demeure môtisane.

Le 18 août 1764, il est rentré d'Yverdon puisqu'il écrivait le 27 août à Jeanne-Emile Roguin: «Je suis de retour ici [= à Môtiers] depuis dix jours...» (ET XX: N° 1189).

Du 19 août au 3 septembre, ces dates apparaissent comme les plus probables de cette rencontre.

⁹ Marie-Caroline Murray (1741-1831), amie du prince Charles-Joseph de Ligne, a été l'assistante littéraire du duc Louis-Engelbert d'Arenberg, aveugle. Les archives conservent plusieurs manuscrits ayant appartenu à celle que l'on appelé aussi «la muse Belgique».

Selon Jan Van den Broeck (1995), Marie-Caroline Murray était surtout connue pour sa beauté.

¹⁰ Comte Jean-Charles Philippe Cobenzl (1712-1770), ministre plénipotentiaire dans les Pays-Bas autrichiens de 1753 à 1770.

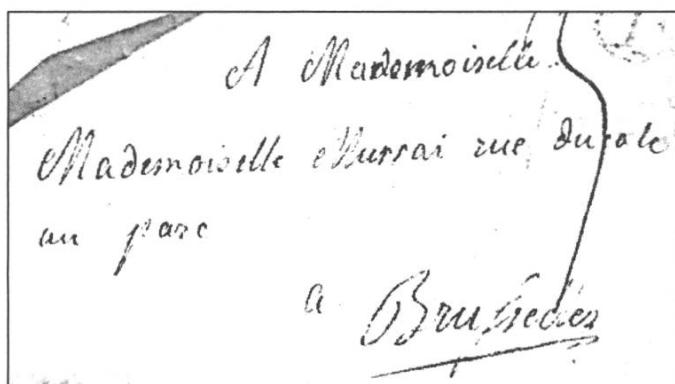
¹¹ Voir les dates des promenades et voyages de J.J. Rousseau dans Trousson et Eigeldinger (1998).

UN JEUNE BARON FLAMAND À MÔTIERS

Le mardi 4 septembre, il s'est établi avec Thérèse dans une maison à Champ du Moulin et y est resté jusqu'au dimanche 9 septembre. Quant à Ph.-G. de Neny, il était déjà arrivé dans la région d'Yverdon dès le 10 septembre.

Nous n'avons vu aucune correspondance de Ph.-G. de Neny datée de 1764. Ce n'est qu'en novembre 1766, alors qu'il était à Florence, qu'il revenait sur son mutisme dans une lettre¹² de trois pages à Marie-Caroline. Il y cite Jean-Jacques Rousseau, transcrit et souligne quelques mots extraits de la *Nouvelle Héloïse*, sans indiquer le titre de l'ouvrage: «... ainsi, dirait ce bon Jean Jaques, ainsi murmure la tendre colombe dont on poursuit le bien aimé. toi haïr, non ma bonne amie, ce mot ne fut jamais pour toi, ame toute aimante et incapable de haine.». Ph.-G. de Neny s'est souvenu de la Lettre XIX (Seconde partie) que Saint-Preux adressait à Julie: «Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.» (*OC III*: 2645 et *ET XIV*: 495).

Ph.-G. de Neny a écrit «tendre» au lieu de «blanche», cela prouve qu'il connaissait par cœur le texte de *La Nouvelle Héloïse* et donc qu'il n'avait pas recopié le texte lors d'une relecture.



Le 14 février 1767, dans une lettre à Marie-Caroline, le jeune baron évoque des problèmes d'argent, d'autre part il se plaint que son ami Guillaume Bosschaert ne réponde pas à ses

¹² Toutes les lettres de Ph.-G. à M.-C. Murray citées dans ce texte sont conservées aux Archives Générales du Royaume de Belgique à Bruxelles dans le Fonds Arenberg MG.7452.

lettres et qu'il aurait négligé de transmettre une lettre destinée à Rousseau.

Il a négligé aussi d'envoyer, ou du moins l'a granchir la première lettre que je lui avais envoyé pour Rousseau, en quoi il n'y a eu d'autre mal que d'avoir retardé une commission du chev. mann qui était le principal sujet de cette lettre: je ne sais si il a été plus exact pour la réd.

Nous ne savons si cette lettre a finalement été retransmise à Rousseau¹³ et, si elle l'a été, elle n'a pas été répertoriée par R.A. Leigh.

En avril 1767, Philippe-Goswin est à Pise; dans une longue lettre de quatre pages adressée à son ami Guillaume Bosschaert, il nous laisse entrevoir quelques sujets de la conversation qu'il a pu avoir avec Jean-Jacques Rousseau à Môtiers en été 1764.

Pise 17 avril 1767

Je vais vous donner les détails que vous me demandez sur le Valais et les cantons qui l'avoisinent.

Le Bas Valais est une vallée longue et étroite arrosée par le Rhone. C'est la route ordinaire de suisse et de france en lombardie. Les montagnes des deux cotés de la vallée forment le haut valais que J.J. a décrit dans son héloïse. Je n'ai point été dans ce pais, et n'ai poussé mes voiges de ce coté la que jusques au dela de Clarens vers l'extrémité du pais de Vaux. Ce fut Mr Rousseau lui-même qui me déconseilla d'aller dans le valais, parceque, dit il, je n'aurais pu avoir aucune conversation avec ces bonnes gens qui n'entendent exactement que leur patois, qui est un composé de Lombard et d'allemand auquel je n'aurais pas compris un seul mot. Mr Rousseau me dit encore qu'il avait vu un homme de sa connaissance qui avait été depuis peu dans ce pais, et qui lui avait dit y avoir trouvé les mœurs telles qu'il les a décrites; ce qui se réduit a beaucoup de cordialité et d'hospitalité que l'on trouve presque dans tous les pais ou les mœurs sont simples et dans lesquels on ne voyage point. Quant au climat, il est si dur que les

¹³ Cette lettre aurait pu être expédiée à la fin de l'année 1766 ou au début de 1767, époque à laquelle Rousseau était à Wootton.

habitans sont obligés d'abandonner la montagne pendant l'hiver, et de descendre dans la vallée.

Voici pr le Valais. Pour les pais qui l'avoisinent. Si la personne qui vous demande ces informations, cherche les agréments de la société, qu'elle n'aille point à Geneve. C'est une ville triste dont les habitants ne pensent qu'au commerce; et maintenant que les dissentions qui y regnent, les ont remplis de defiance et de haine, un étranger n'ÿ a exactement d'autre ressource que la maison de Mr de Voltaire, comme me le disait l'autre jour le Comte de Munich qui vient d'ÿ passer plusieurs mois. Lausanne et Vevay sont infiniment plus amusans, et Lausanne surtout est toujours remplie d'étrangers. – Le paisage du Pais de Vaux est un des plus beaux que j'aie vu. Ses cotes le long du lac sont si bien cultivées qu'il n'ÿ a pas un pouce de terrain de perdu. les paturages, les bleds et surtout les vignes qui les couvrent présentent aux yeux une gradation de différentes nuances de vers qui fait un effet admirable elles sont parsemées de villes, de villages et d'habitations nombreuses; et de l'autre côté du Lac les montagnes de la Savoie forment l'ombre du tableau, et un contraste singulier elles sont entièrement couvertes de bois, et paraissent toutes noires, et on entrevoit au dessus des nues leur tête chauve, et leurs arides sommets couverts de neiges éternelles.

Un pais plus heureux encore que le pais de Vaux, puisqu'il est plus libre, c'est celui de Neuchatel, dont le Roi de Prusse est plutôt protecteur que souverain. le Lac est presqu'aussi beau que celui de Geneve; mais la Noblesse et les gens aisés se retirent presque tous en été dans le Val de travers. le vallon charmant a environ 3 lieus de longueur, et est arrosé d'un bout à l'autre par une Riviere profonde et poissonneuse dont l'eau est claire comme du cristal. au delà du val de travers, on monte au pais des montagnons, dont Mr Rousseau, qui dans sa première jeunesse y avait travaillé comme graveur, a donné une description si intéressante dans sa lettre a Mr d'Alembert. J'ai employé plusieurs jours a parcourir ce pais suivant des directions que Mr Rousseau avait bien voulu me donner. La proximité, et la continuité des maisons semble ne faire qu'un seul village de toutes ces montagnes. On ne voit point la des Seigneurs qui engloutissent des terres immenses. Chaque habitant demeure au centre de ses petites possessions, et si par hazard quelque habitant de Neuchatel y a du bien, il a de la peine a trouver un fermier, ces heureux paisans ne voulant cultiver que leurs propres terres. mais comme le produit des terres pourrait ne pas suffire a entretenir une population si nombreuse, leur industrie

ÿ a suppleé. ils se sont appliqués a l'horlogerie dans laquelle ils ont eu un succès etonnant, sans que la plupart d'entre eux ait jamais sorti du pais; car ils fournissent des pendules a l'Espagne, à l'Italie, et même jusqu'en turquie. La musique est cultivée dans ces montagnes, et, comme le dit Mr Rousseau, ils l'apprennent par routine. on trouve aussi souvent des instrumens de Physique dans leurs cabanes, et l'on voit dans tous les habitans un air de contentement et d'aisance qu'on ne peut trouver que dans des pais libres.

Je ne parle jamais de voyage, et il n'ÿ a que le desir de vous satisfaire qui ait pu m'engager a en parler si longtems aujourd'hui [...].

Cette lettre fait penser aux *Deux lettres à M. le Mareschal Duc de Luxembourg, contenant une description du Val-de-Travers*. Le texte du 28 janvier 1763 n'a évidemment pas été lu par Ph.-G. de Neny puisque la première édition a été réalisée après la mort de Rousseau par les soins de DuPeyrou et Moulou dans la *Collection complète des œuvres de J.J. Rousseau, Citoyen de Genève*, à Genève en 1782 (Tome XXIII).

Rousseau décrivait l'Areuse comme

[...] une très jolie rivière, claire et brillante comme de l'argent [...]

et quatre ans plus tard, se souvenant de ses conversations à Môtiers, de Neny écrivait:

[...] une riviere profonde et poissonneuse dont l'eau est claire comme du cristal [...].

Ou encore chez Rousseau:

[...] on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparses qu'on appelle des *Prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux et dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la pluspart Paysans.

Tandis que d'une écriture fort voisine, Ph.-G. de Neny écrivait:

Chaque habitant demeure au centre de ses petites possessions, et si par hazard quelque habitant de Neuchatel y a du bien, il a de la peine a trouver un fermier, ces heureux paisans ne voulant cultiver que leurs propres terres.

UN JEUNE BARON FLAMAND À MÔTIERS

Rousseau parlait des *Montagnons*, nous en retrouvons aussi la trace dans les souvenirs du baron:

[...] au delà du val de travers, on monte au pais des montagnons¹⁴, dont Mr Rousseau, qui dans sa premiere jeunesse ÿ avait travaillé comme graveur¹⁵ [...].

Assurément, le jeune baron avait consacré plusieurs jours à parcourir le pays suivant les indications données par Jean-Jacques Rousseau.

Après son passage à Môtiers, Philippe-Goswin de Neny s'est rendu à Neuchâtel puis à Yverdon chez Daniel Roguin et ensuite chez Voltaire à Ferney. Il a passé une journée entière avec Voltaire à Ferney, qui l'avait reçu «poliment mais sans empressement comme il est naturel de faire [à] un homme qu'on voit pour la première fois». Dans une lettre du premier septembre 1766 adressée à Marie-Caroline Murray, il fournit moult détails à ce propos. Il rapporte qu'il s'est rendu chez Voltaire vers les onze heures du matin et qu'il y est resté jusqu'à sept heures du soir. Ils se sont promenés dans les jardins, ils ont parlé de philosophie, ils ont raisonné ensemble. De cette visite avec «l'homme le plus admirable de l'Europe», il estimait qu'il devrait en conserver toute sa vie la plus tendre vénération et il évoquait sa grande admiration pour le seigneur de Ferney: «Cet homme admirable dont les écrits nous ont tant de fois instruits et enchantés».

Et il annonçait à sa chère Marie-Caroline:

Quand nous nous reverrons je vous conterai bien en détail ma conversation avec lui et tout ce qui le Regarde. car je scais que je ne pourrai jamais vous parler trop de Mr de Voltaire.

Cette visite chez Voltaire a bien eu lieu après celle chez Rousseau car Ph.-G. de Neny a déclaré à son amie que le lendemain de sa rencontre avec Voltaire, «on» lui avait remis une

¹⁴ Ph.-G. de Neny souligne le mot «montagnons».

¹⁵ Apprenti graveur durant sa jeunesse à Genève, seul Rousseau aurait pu l'informer à ce propos en 1764.

lettre de son père qui l'obligea à «passer en Savoie» et que cela l'empêcha de profiter des offres d'autres rencontres accordées par Voltaire.

Jusqu'en 1769, le périple de Ph.-G. de Neny s'est poursuivi en Italie (Toscane), en Grèce, en Turquie (Istanbul) et en Corse où il a rencontré le révolutionnaire Pasquale Paoli.

A l'automne 1769 à Vienne, il apprit de l'impératrice même, qu'on préparait son retour au sein du gouvernement des Pays-Bas. En novembre, il fut nommé conseiller surnuméraire au Conseil privé et reçut le titre de comte. En avril 1777, il fut élevé au rang de conseiller d'Etat mais il démissionnera dix ans plus tard afin de marquer son opposition aux mesures de l'empereur Joseph II qu'il jugeait «contraires au droit et à la constitution du pays».

Dès 1778, il apparaît que l'enthousiasme pour Rousseau s'est fortement amenuisé, sans doute détrôné par Voltaire qui l'avait si bien accueilli. Quelques semaines après la mort de Rousseau, Ph.-G. de Neny séjournait au Bain Royal de la rue de Richelieu; le 14 septembre 1778, le jour anniversaire de ses 38 ans, dans une longue lettre à Marie-Caroline Murray, il avoue son désenchantement face à Jean-Jacques Rousseau:

*malgré l'opinion commune, j'ai meilleure opinion d'un
cœur de Voltaire que du mien.*

Ainsi, l'admiration de septembre 1764 pour Jean-Jacques s'est bien vite transformée en désillusion tant pour ses idées, son caractère, son comportement vestimentaire, ses fréquentations et ses relations avec Thérèse Levasseur. Son «idolâtrie pour ce J.J.» s'est grandement altérée:

[...] Il m'avait bien traité quand mon admiration pour lui me conduisit dans les montagnes du Jura, et cela n'est pas étonnant car je scavais ses ouvrages par cœur, et je l'écoutais comme un oracle. je vis pourtant dès lors avec peine combien il était repoussant et intraitable pour bien des gens du pays qui cherchaient à lui être utiles. je vis encore que la fierté de son caractère ne le préservait pas des petites de la vanité: je fus choqué de cette affectation puerile de se distinguer en s'habillant d'une manière qui faisait courir les petits garçons après lui, et cette petite charlatanerie ne pouvait même être excusée par la commodité puisqu'il n'y en avait

pas a porter des babouches (souliers turcs) jaunes a talons rouges dans le terrain fangeux de moutier, et un bonnet fourré brodé en paillettes dans les chaleurs de l'été. je n'ai non plus jamais pu digerer son mariage. une femme dont il daignait faire la sienne pouvait etre dépourvue de fortune, de beauté, de jeunesse; mais non pas de delicatesse, d'education, et de quelque esprit. la vielle servante qu'il a épousée avait un ton, une tournure d'esprit aussi abjects que son etat¹⁶; les memoires de J.J. qu'on imprime vont nous mettre a même de le bien juger. il travaillait déjà a cet ouvrage¹⁷ quand je l'ai vu. il m'en parla, et me dit qu'il s'était fait l'objet de son livre comme montagne¹⁸ du sien. vous en aurez vu le commencement dans quelques feuilles périodiques. l'extreme pretention a la singularité qu'il annonce en debutant, ne m'a pas prevenu favorablement. on dit que tout le monde y est nommé en ce cas comme il a eu beaucoup d'ennemi, ce sera une satire d'autant plus cruelle que le nom et le stile de l'auteur et le serieux qu'il y mettra en rendront les coups plus terribles – enfin il faut voir cet ouvrage pour juger Rousseau je l'ai peut être mal vu. mais malgré l'opinion commune, j'ai meilleure opinion du cœur de Voltaire¹⁹ que du sien.

«Des babouches²⁰ jaunes a talons rouges dans le terrain fangeux de moutier, et un bonnet fourré brodé en paillettes», cette description est très proche des deux représentations réalisées par S. H. Grim[m] qui la signait «ad Natur. fecit».

¹⁶ «Parmi les conquêtes de Boswell, la plus inattendue est M^{lle} Thérèse Levasseur, gouvernante de Rousseau, dont il fait un croquis assez charmant, en tout cas fort différent du pauvre être que l'on s'imagine à la lecture des *Confessions*.» (Dutourd 1994: 24). A ce propos, on se souvient du voyage de Thérèse Levasseur, de Paris à Londres en compagnie du jeune Ecossais et de ses exploits acceptés sans réticence par Thérèse.

¹⁷ A Môtiers, en 1764: composition du début de la première version des *Confessions* poussée jusqu'au 4^e Livre au départ de Rousseau.

¹⁸ Lire «Michel de Montaigne».

¹⁹ En 1764, quand Ph.-G. de Neny s'est rendu à Ferney. C'est à cette période que Rousseau a été vivement mis en cause par Voltaire dans un pamphlet anonyme, le *Sentiment des citoyens*.

²⁰ Dans une lettre à Mme Boy de la Tour datée du 9 octobre 1763, Rousseau la chargeait de quelques commissions: «J'y voudrais bien joindre aussi des pantoufles jaunes, mais on me les envoie toujours trop grande[s]; j'ai le pied extrêmement petit.» (ET XX: N°1045).



Détail de la gravure «II^e Vue de Motier-Travers et de ses environs»
S. H. Grim [sic] ad Natur. fecit,
Choffard Sculp. 1777



Partie droite du lavis original «Cascade près de Motiers travers dans le Comté de Neuchatel»,
S. H. Grim [sic] ad Nat. fecit © MRM

Après quelques séjours en Angleterre, en Ecosse, en Irlande et en Westphalie, Ph.-G. de Neny s'établit à Paris. Il y a vécu pendant la Révolution française et a échappé à la proscription «en levant une boutique de librairie» dans le quartier du palais de l'Institut. Comme libraire parisien, nous le trouvons en effet en 1789 dans la «Liste géographique des imprimeurs et libraires belges établis à l'étranger» (Bergmans 1922) sous le nom de Philippe-Joseph de Neny.

La date de son décès à Paris reste imprécise, nous pouvons la situer à la fin de l'année 1812. Les Archives Nationales de France détiennent un inventaire établi après son décès daté du 8 janvier 1813²¹. Il habitait avec son épouse Marie-Catherine-Philippine-Joseph Carton au numéro 33 de la rue de Grenelle Saint Honoré à Paris. En 1868, cette rue est devenue la partie sud de la rue Jean-Jacques Rousseau.

Pendant ses dernières années, Ph.-G. de Neny a continué de rédiger dans sa correspondance des commentaires relatifs à

²¹ Archives nationales de France: Minutes et répertoires du notaire Benoît Chambette (MC/ET/CXIX/535 – MC/ET/CXIX/708).

UN JEUNE BARON FLAMAND À MÔTIERS

Jean-Jacques Rousseau et à ses œuvres. Durant un séjour parisien en juin 1782, il a exprimé son désenchantement vis-à-vis des œuvres de Rousseau et plus particulièrement de la première partie des *Confessions* qui venait d'être publiée.

[...] On vous a trompé quand on vous a dit qu'on doutait à Paris que J.J. ne fut l'auteur des confessions. Personne ne soubçonne que cet ouvrage ne soit pas de lui; et sa manière et son stile ne pouvaient être imités à ce point. Ce stile n'est pas indigne de l'auteur d'Emile, et peut seul faire soutenir le dégoût de ces petites avantures si basses et si triviales. Comment un homme peut-il se dégrader par le détail de tant d'infamies sans y opposer un seul trait qui compense cet amas de bassesses; car dans tout l'ouvrage on ne trouve pas une seule action, un seul sentiment qui annonce une âme honnête et sensible. [...]²²

En octobre 1782, séjournant au château de Rumbecke²³, dans une lettre à Marie-Caroline²⁴, il a commenté sa réaction quant à sa lecture des œuvres de Jean-Jacques Rousseau.

[...] Si vous voulez voir les 9 volumes du supplément aux œuvres de Rousseau, je vous les enverrai. Ils contiennent Les confessions; J.J. justifié par Rousseau; (ce titre n'est pas exact, mais vous savez de quoi il s'agit) La continuation d'Emile, Les amours du Lord Edouard et enfin tout ce qu'on a publié d'ouvrages de Rousseau depuis sa mort, et que vous avez déjà vus. Les ouvrages entièrement nouveaux consistent en beaucoup de lettres, dont la plupart n'ont aucun intérêt, pas même celui du style; quelques morceaux de politique, entre autres sur le gouvernement de Pologne, où il y a de l'éloquence et des grandes Idées, mais très chimériques, et un plan de réforme impraticable. Il y s'y trouve d'autres petits ouvrages que je n'ai pas lus. Je n'en avais pas le loisir à Paris, et mes livres n'étaient pas encore arrivés à Tournai, quand j'en suis reparti pour venir ici.

Ce Jean Jaques est une preuve bien frappante du pouvoir de l'éloquence. Non seulement l'enthousiasme qu'il a su inspirer, se soutient au plus haut degré malgré les confessions, et le Rousseau justifié par Jean Jaques, ouvrage bien plus revolant encore que les

²² Ph.-G. de Neny à M.-C. Murray, Paris le 18 juin 1782.

²³ Château sis à Rumbeke, un des faubourgs-sud de la ville de Roulers, en Belgique, Province de Flandre occidentale.

²⁴ Ph.-G. de Neny à M.-C. Murray, Rumbecke, le 4 octobre 1782.

confessions, mais ces ouvrages même, qui nous indignent, trouvent des enthousiastes et des admirateurs, et cela parmi des gens éclairés, et surtout parmi les femmes instruites. [...]

Et de conclure:

vous souvenez vous de l'hercule tirion. ce heros n'était pas armé à la fin d'une lourde maladie. C'est de sa bouche que partaient les traits qui lui soumettaient le genre humain.

Certes Jean-Jacques avait séduit le «jeune baron» par *Julie ou La Nouvelle Héloïse* mais le comte de Neny a été grandement déçu par les «armes» utilisées dans les œuvres autobiographiques, les *Confessions* et *Rousseau Juge de Jean-Jacques*.

Ainsi, en juin 1782, il se situait loin de

ce bon Jean Jacques

de novembre 1766 !

Et pourtant, dans une lettre datée d'Avignon²⁵ le 12 décembre 1785, il déclarait à Marie-Caroline Murray:

*On vous a dit que je ne reçois que médecins n'a
gueri. rien n'est plus, faux, ma chère amie. la nature m'a vaincu,
malgré les médecins. tous ceux que j'ai consultés, ne m'ont fait que
du mal, et beaucoup. Je me serais bien porté depuis longtems si deux
remèdes violens et nuisibles n'avaient retardé mon relâchement*

Cela confirme que le comte Ph.-G. de Neny était un lecteur attentif des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Dans le deuxième livre d'*Emile* (OC IV: 306 et ET VII: 382) et dans le troisième des *Dialogues* (OC I: 919 et ET III: 348), il avait lu ou relu:

Vis selon la nature, sois patient, et chasse les Médecins: tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, et que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ?

²⁵ De l'automne 1785 au printemps 1786, Ph.-G. de Neny, malade, prit un long congé au bord de la Méditerranée (Bernard 2005: 107-109).